

Henri Gargat





Henri Gargat mimant une bague *Ephémère*, 2010.



Bagues *Ephémère*, aluminium anodisé, plexiglas, mercure, 1970. Photographie : Édouard Rousseau.

C'est en 1997 que la Ville de Cagnes-sur-Mer, aidée dans cette tâche par quelques artistes dont l'orfèvre Claude Pelletier, investissait et réaménageait ce qui allait devenir l'actuel Espace Solidor ; ce lieu entièrement dédié au bijou contemporain.

Le 11 mai 1999, la première exposition de bijou contemporain, marque la renaissance de ce lieu après des années de " gestation ". Pour faire aboutir ce projet, ce sont quatre grands créateurs qui sont choisis parmi lesquels Henri Gargat l'ainé, Françoise et Claude Chavent et Frédéric Braham, le benjamin pour exposer dans ce nouvel espace. Henri Gargat considérait à cette époque, cette première exposition comme : " un lieu d'échanges, un pas nécessaire mais risqué vers l'autre ". Il présentait alors des pièces emblématiques de son travail et de ses recherches effectués entre les années 1966 et 1993.

Déjà discrètement en retrait mais avec une soif d'échanges et une démarche entièrement intellectuelle, tournée vers le bijou contemporain dont il souhaitait la reconnaissance ; il disait en substance en 1999 : "que cette exposition fasse naître "ces échanges" témoignages de la compréhension de leur travail et par là même du bijou, à qui l'on reconnaîtra peut-être alors sa véritable fonction, qui implique autant ses rôles, historique, culturel, social et affectif, que sa stricte fonction d'usage esthétique".

Aujourd'hui la Ville de Cagnes-sur-Mer s'honore de consacrer une rétrospective à Henri Gargat, intitulée " l'Empreinte ". Cette grande exposition a pour ambition de nous révéler la démarche créative sur les recherches et la création de cet immense artiste et permettre au public de découvrir la richesse et la diversité de ses œuvres, pour certaines jamais exposées auparavant. C'est aussi le témoignage de l'engagement de la commune pour l'expression artistique, dans toute sa richesse et sa diversité.

Du 23 octobre 2010 au 13 février 2011, l'Espace Solidor sera donc, comme Henri Gargat en avait émis le souhait un lieu d'échanges, d'abord avec ses amis présents autour de lui, avec une exposition dans l'exposition intitulée " Pour toi Henri " mais aussi et surtout avec le public qui va enfin aller pleinement à la rencontre de l'artiste et de l'homme.

Louis NEGRE
Maire de Cagnes-sur-Mer
Sénateur des Alpes-Maritimes

Roland CONSTANT
Adjoint au Maire
Délégué à la Culture et aux Musées

Henri Gargat, l'empreinte

par Michèle Heuzé-Joanno,
historienne du bijou, commissaire d'exposition.

& Pour toi, Henri
avec la complicité de Virginie Campion, Otto Künzli,
Florence Lehmann, Franck Massé, Claude Pelletier, Agathe Saint Girons.

Tout commence peut-être là

1944, sa vie ne tient plus qu'à un fil, une salve de mitrailleuse a atteint les jambes, la tête. Éclaireur dans le maquis de L'Oisans, près de Grenoble, Henri n'a que quinze ans. Allongé à même le sol l'enfant guette les Allemands, seul. L'attente dure plus de quatre heures, dont chaque seconde sont les gouttes lourdes, pesantes d'une pluie invisible. Le temps devient une composante particulière d'Henri, la solitude aussi. Dire le temps est sa première création revendiquée. Prendre le temps, le renier fut son défi, quitte à s'oublier lui-même et singulièrement ses proches.

Ces quelques heures semblent avoir été si prégnantes, la peur comme compagne, "une sacrée trouille " qui le taraude. Seule sa main tient son salut, l'arme, objet sauveur qui deviendra un jour objet d'expression. Le temps, la douleur ont-ils transformé la grenade en partie intégrante de lui-même ? Le corps se souviendra-t-il de cette présence contre l'angoisse ? Toute sa recherche formelle y semble liée, matérialisant cette excroissance, inventant de nouveaux volumes, des objets de main qu'il nommera bijoux. La bague *Tatou* en aura la couleur et les géométries, un mimétisme resté inconscient, car c'est au crépuscule de sa vie que la logique est apparue. Du traumatisme est née une force, une volonté de créer, un exutoire, un lien vital comme un cri de liberté.

À la tombée de la nuit, son frère le retrouve. Des éclats, une longue cicatrice sur la jambe, resteront à demeure, malgré un an et demi d'hospitalisation. Son œuvre exprimera la face intérieure de ces blessures. Elles n'émergeront qu'à la fin de sa quarantaine, expulsant en pleine maturité, ce que le corps ne dit pas avec les mots. Henri est un homme si discret, d'une humilité excessive. Le bijou de création est sa quête salvatrice, son souffle. Et toujours, ce besoin le tenaille, comme une libération inachevée. Offrez, aujourd'hui, à Henri, la santé, l'argent, faites-lui faire un vœu, quel doux rêve caresserait-il ? Ni voyage, ni rencontre, rien de matériel, sans hésitation il répond : faire des bijoux...



Henri Gargat portant le bijou de main *Tatou*,
index main gauche, ébène, or, 1987.

Enfance, cahin-caha

Henri Gargat naît en octobre 1928 à Villieu, près de Grenoble, dans un milieu humble, ses parents travaillent dans la restauration. Au début des années 30, sa mère divorce. Lasse d'un homme volage, elle emporte courageusement ses quatre enfants. Il vivra donc peu avec son père. Vers ses cinq ou six ans, Henri entre dans une pension d'état. Encore trop jeune, il se souvient combien il aimait se cacher dans les jupes des cuisinières ou des infirmières.

L'ambiance chez lui était stricte, sérieuse.

Un milieu peu rassurant qui ne répondait pas à ses angoisses existentielles. En 1937, lors de l'épidémie de diphtérie, il est placé en observation à l'hôpital Edouard Herriot à Lyon. Tous les matins un infirmier emporte les enfants décédés dans la nuit. Terrorisé par cet homme énorme, effrayé du sort qui l'attend, le petit Henri s'empêche de dormir. L'angoisse de la mort, de la vie après la mort, est restée. À ce moment, un enfant lui parle de Dieu. Une évidence qui guidera toute sa vie. Il n'en dira rien à ses parents, son père est anticlérical, ni plus tard à ses amis, et se fera baptiser à vingt-cinq ans.

La communication est un art peu pratiqué dans sa famille. Son instituteur, Monsieur Bocquet, l'encourage par sa présence, son enseignement et sa confiance. Il lui apporte la gaieté et le stimule quand il passe avec ses camarades son certificat d'étude : "si vous réussissez tous, je vous emmène à bicyclette à la Grande Chartreuse !". Une semaine merveilleuse, ils sont tous partis. Il y a trente ans, l'élève et l'instituteur se sont retrouvés, passant chaque année deux jours ensemble, une pure félicité.

En louant, pendant la guerre, une maison à la campagne, sa grand-mère lui offre une autre moisson de bonheur. De belles années, de 1940 à 43, quand il rejoint cette femme "adorable, chaleureuse" avant son accident. La Résistance étant une affaire de famille, son beau-frère, Michel Manguera, bien plus âgé, et son frère Robert, de quatre ans son aîné, l'y avaient conduit. Après cette aventure, il n'a plus le goût de l'école, cherche du travail et entre, comme apprenti bijoutier, à Lyon chez Sanne.



Bijou de main, annulaire main gauche, or, diamant, 1985.

Sacré " patte de lièvre "

Henri est un travailleur insatiable, devient vite ouvrier : " je me suis tellement accroché, il fallait que je gagne ma vie et j'ai été sacré patte de lièvre¹ en six mois". Durant ces quatre années à Lyon, il apprend à construire un bijou à partir d'une plaque de métal, mais "pour la joaillerie, Paris est en tête". Maîtriser les difficultés techniques devient une obsession, connaître son métier à fond, sans esprit de compétition, mais dans une quête de savoir-faire. À 21 ans, il part pour la capitale, travaille dans une douzaine d'ateliers dont Sasportas, Fontana, Rapp. Les métiers de la bijouterie offraient des débouchés sans fin. Dorénavant, il prend en compte les pierres dans le calcul du volume, peaufine ses maquettes, toutes en métal car la cire pour les modèles n'existait pas. La façon en était plus difficile. Dans les ateliers règnent une ambiance laborieuse et gaie. Henri aimait chanter et même faire le clown. Comme il y a travaillé dur et bien ri aussi ! "À chaque fois, partir était un arrachement". Connaissant parfaitement son métier, il gravit ainsi peu à peu les marches, devient chef d'atelier chez Buzelin. Joaillier était le métier manuel le mieux payé, mais ce confort ne lui suffit pas. En 1957, il décide d'installer son propre atelier sur l'île Saint Louis. Fontana reste un client "pour assurer son gagne-pain". L'aventure personnelle va commencer. En chemin, il s'est marié, a déjà deux de ses quatre enfants. Même s'il a paradoxalement peu confiance en lui, l'homme croit en sa bonne étoile, conscient de sa plus grande nécessité, son besoin de liberté.

1 L'expression semble n'avoir été employée qu'à Lyon, signifiant le passage d'apprenti stagiaire au statut d'ouvrier payé. La patte de lièvre ou de lapin servait à nettoyer la limaille sur l'établi. La formule a disparu tout comme la patte remplacée par une brosse.

2 Exceptionnellement, l'idée du serpent fait son chemin : il le gravera se mordant la queue, en cercle, sur un anneau plat ondulant pour simuler le mouvement.

3 Le sien et celui des cinq apprentis qu'il formera, mais Henri Gargat travaille seul.

4 L'eau est bleuie par le sulfate de cuivre. Ces globes permettaient d'intensifier la lumière, dirigée sur la cheville de l'établi.

Dans l'atelier

"J'ai toujours travaillé dans le bonheur, la passion, mais la passion, c'est dangereux, cela ne fait pas des hommes, c'est une quête sans fin, sans limite. Ce n'était pas facile de vivre avec moi. Si j'avais une idée, je lâchais tout. Quand je ne faisais rien de mes mains, c'est là que je travaillais le plus". Ainsi, toujours axé sur sa création, Henri omet la fabrication traditionnelle quand il évoque son travail, refuse toujours aujourd'hui qu'elle soit exposée. Pourtant, quai d'Anjou, son quotidien est d'abord fait de pierres précieuses et d'or, car le bouche à oreille a fonctionné sur l'île et même au-delà. Ainsi, une amie suisse lui fait rencontrer une clientèle américaine. L'une d'elles, lors d'un rendez-vous au Crillon, s'émerveille devant un Christ fusionnant dans la croix... et le sauve miraculeusement de ses problèmes de comptabilité ! Il réalise des alliances classiques, puis des bagues modulables plus originales, abordant peu à peu les formes des années 60-70, toujours dans une géométrie épurée, son style. Les commandes figuratives, comme une bague serpent, sont refusées², et les titres évoquant un animal, une divinité, sont donnés postérieurement à la création. Ce dépouillement se retrouve dans sa vie, sobre, ce qui n'exclut pas une certaine coquetterie, une certaine gourmandise ; même pureté dans ses penchants esthétiques, entre l'art africain, la céramique japonaise et les Jaguars... D'ailleurs, descendez quelques marches, dans l'anti-chambre de son atelier, une grande table de marbre vert, un siège de Charles Eames vous attendent. Henri a pris soin, dans ce petit espace, de disposer un mobilier raffiné. Puis, dans cet entresol, pénétrez dans l'atmosphère feutrée d'une gravure flamande : du soupirail filtre une lumière tombante sur deux établis³, lumière concentrée sur les bijoux par trois énormes globes de verre à l'eau bleutée⁴ ; autour, les outils règnent immémoriaux ; au sol, les caillebotis de bois récupèrent les poussières d'or. Après quarante-deux années, Henri Gargat devra quitter cet atelier sans âge qui lui était si cher.



Faire naître

" Quand je démarre un bijou, j'ai une vague idée où je veux aller. L'évolution se fait au fur et à mesure du processus créatif ". Les constructions partent de l'extérieur, un travail vers l'intérieur sans ajout, par épure. Henri Gargat a une idée d'ensemble et c'est au contact de la matière que les formes se précisent. Avancer, toujours par élimination jusqu'à la limite, dangereuse frontière si dépassée, " il m'est arrivé de tellement éliminer qu'il ne restait plus rien ! " Cette approche physique des volumes, sans dessin, après une rapide maquette, allie un épurement parfaitement équilibré à une savante élaboration. La création est bâtie sur la perfection du travail, les ingéniosités techniques, une inventivité des systèmes d'attache, un sens du détail impressionnant, une délicatesse dans la finition, des revers comme des avers, admirablement ciselés de stries, d'oves, polis miroir. "La beauté, c'est quand il n'y a rien à enlever, rien à ajouter. Tout ce que je veux y mettre est là. Je sais que ma définition de la beauté n'est pas habituelle, mais lorsque l'on ne peut plus toucher à la forme, c'est la perfection.

"L'invitation aux jeunes créateurs est claire : "maîtriser la technique, pour mieux vous en échapper". Son amour du métier, sa quête de perfection, ont été transmis à ses apprentis et par son autorité, à son fils aîné Xavier⁵, dont il ne fut pas le maître, mais qui reconnaît volontiers qu'il lui doit sa propre exigence.



Bijou de main, revers, *Troisième oeil*, argent, verre, 1971.
Photographie : Bruno Collin.



Bague en plexiglas clouté d'or, centre en bronze figurant une idole ibère, 1996. Photographie : Bruno Collin.

Souvent la pièce acquiert une gravité et dans chaque particule transpirent l'âme et le cœur d'Henri. Il s'oppose au bijou de sculpteur, miniaturisation d'une œuvre magistrale, loin de son approche sensitive par un ressenti direct. De l'idée à la création, de l'élaboration à la finition, tout passe par lui. Pour cela, il ne peut dicter ses œuvres à d'autres, fussent-ils serviles. Ce besoin d'absolu fait, qu'à quelques exceptions près, ces pièces sont toutes uniques, œuvres d'art que Daniel Alcouffe⁶ compare aux bijoux "créés pour les mécènes de la Renaissance". Aussi sont-ils peu nombreux et réservés à des connaisseurs, d'autant qu'Henri ne semble pas très vendeur de sa progéniture. Ne croyez pas que l'accouchement, même s'il est riche de plaisirs, se fasse sans souffrance. Pour respirer, il laisse des pièces de côté ou passe d'une recherche à l'autre, par opposition formelle ou de matériaux. "Je m'éloigne, je vais aux antipodes". De l'austérité des architectures, parfois froides, monumentales, en dural, inox ou acier, à la douceur des courbes en buis ou en citronnier, du statisme à la mobilité, de l'intemporalité de l'or à la modernité du mercure, de la noirceur de l'ébène à la transparence du plexiglas, Henri Gargat veut nous étonner et capturer notre regard.

⁵ Xavier Gargat est directeur d'ateliers de Cartier haute joaillerie prestige, son fils cadet, Emmanuel, a hérité de l'âme artistique.

⁶ Alors Inspecteur général et chargé du département des Objets d'art au musée du Louvre, catalogue de l'exposition du musée des Arts Décoratifs sur Henri Gargat, 1988-1989, p.12



Bijou de main, index main gauche, noyer, or, 1990.
Photographie : Bruno Collin.



Bague, onyx, diamant, or, 1985.
Photographie : Edouard Rousseau.

L'espace par le mouvement

À de rares exceptions près, le champ d'expérimentation d'Henri Gargat est la main, plus humanisée que celle d'un bijou traditionnel, non limitée à un doigt à la fois. Elle est vivante, mouvante et les bijoux cinétiques. Pour lui donner de l'ampleur, des bagues se portent sur deux doigts, accentuent l'impression de spatialité par leur mobilité : une barre en U pivote de l'anneau autour de l'auriculaire ; une bille court sur l'arête. Dénommée *Géminée*, pour ses deux ronds dans une forme rectangulaire où passent les doigts, cette dernière bague s'inscrit dans un nouveau rapport au corps, participatif. Ils bougent en rythme, l'un rappelant l'autre, en écho. Le bruit n'est alors pas innocent, appel sec ou libertin, dérangeant ou sensuel selon les caractères, il s'immisce dans l'intimité de nos vies. Après *Géminée* vient *Tourbillon*, double mouvement d'un disque en inox ou or strié, tournant sur lui-même, allant et venant sur le rail d'un plus grand cercle. Dans cette collection de bijoux animés, créés entre les années 1970-72, la première bague est la plus ludique, une goutte de mercure s'affolant dans son chaton. Vestige d'un passé de joaillier, ces bagues existent toutes en or et en diamants. Ces pierres tapissent l'espace du mercure, jouent de lumière sur la bille libertine, ou prennent le tournis sur leur manège. Mais la préciosité n'est pas là, l'important est dans l'ouverture à de nouveaux champs, donnant sa place au corps, par le geste et l'ouïe, à l'imaginaire, en impliquant le spectateur.

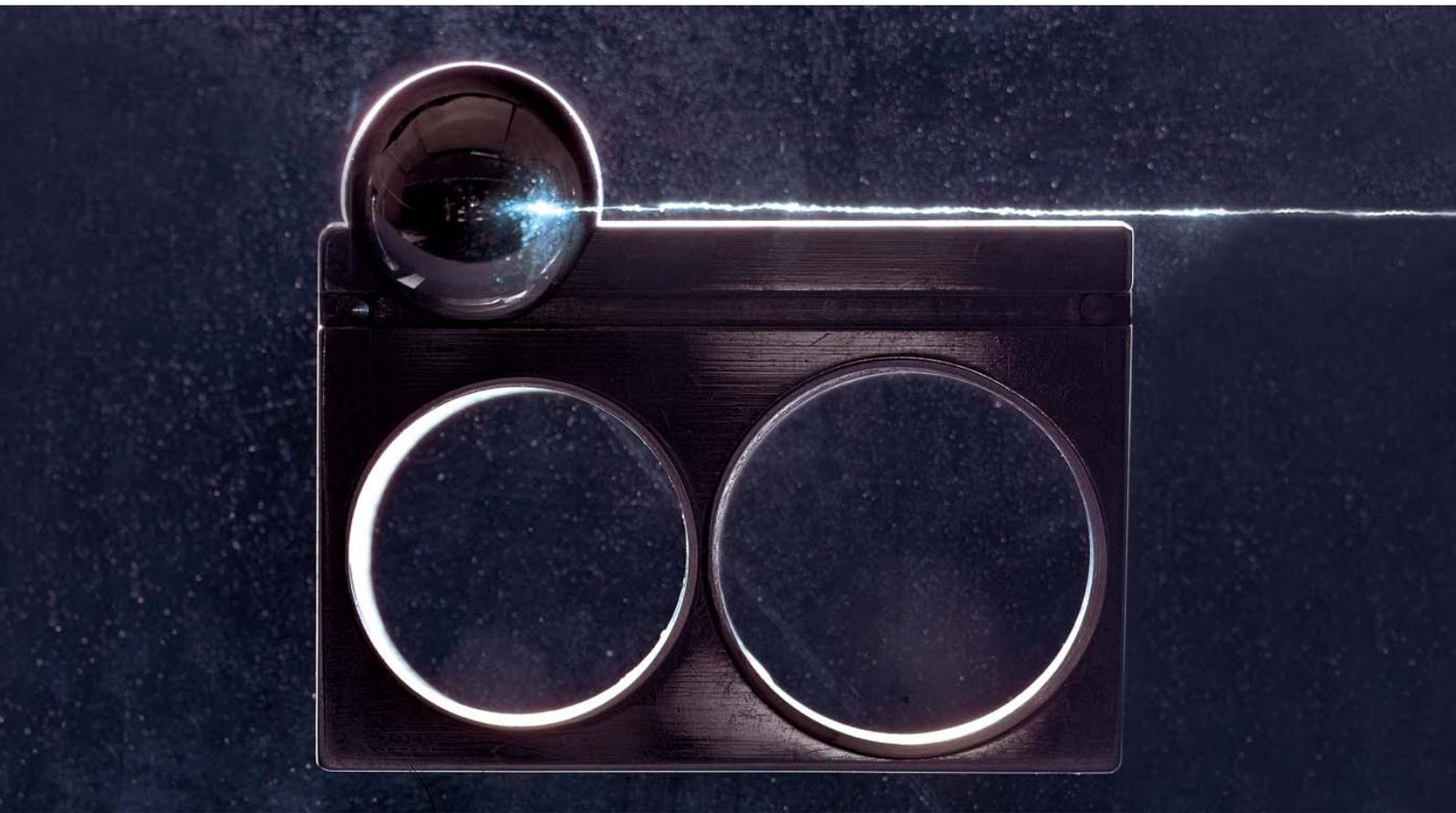
Choisir le mercure fut une grande aventure dans le faire, la symbolique et l'imagination. Ce choix d'alchimiste fut aussi celui du gitan Melquiades, dans *Cent ans de solitude*, un de ses livres favoris. Pour sa mort, ce savant demande que soit brûlé pendant trois jours le mystérieux minéral, élément suprême de la pierre philosophale. Étrange matériau, car seul il attaque l'or qui résiste pourtant à tous les acides. Étrange illusion, de voir le mercure jouer à l'impossible, comme à même l'or, glisser dans une capsule de verre sur sa bague. La goutte, roule à chacun de vos mouvements, rendue indépendante, hypnotique comme une boule de billard. Elle va, vient, tourne sans cesse. Cet hymne à la liberté est une des grandes réussites et fierté d'Henri Gargat. D'ailleurs, pour un récent portrait photographique, c'est ce bijou qu'il mime, une grosse boule miroir entre les mains. Mais le bijoutier est soucieux. Avec le même modèle cylindrique mais moins coûteux, en aluminium ionisé, rouge, bleu, or ou argent, le plastique de la capsule laisse filtrer les molécules d'air, le mercure s'oxyde à la longue.

Il s'informe auprès du ministère de la santé si une telle affaire est légale et sans réponse, par intégrité, baptise la bague *Ephémère*. En 1972, incité par un ami diamantaire, une publicité sort dans *Jour de France*, cherchant à rentabiliser le modèle. Le succès est au rendez-vous, mais prend trop de temps en envoi, ce qui agace l'artiste. Pourtant, il s'étonne quand le mercure acquiert des pouvoirs apotropaiques et garde encore une lettre du Cameroun, où la miraculeuse bille doit garantir la virilité ou le succès d'un match de handball... L'alchimie se loge pour beaucoup dans les mystères et la richesse de nos chimères !

7 Déclinée une fois en cube, cette bague, pièce unique non localisée, est recherchée.



Bague *Tourbillon*, diamants et or, 1972.
Photographie : Bruno Collin.



Bague *Géminée*, acier inoxydable, 1971.
Photographie : Edouard Rousseau.

Sculptures de main

Sur la main, Henri Gargat explore les espaces, s'approprie des paysages inconnus. Le grand plat du dos de la main est barré en diagonale par un bracelet en palissandre sculpté. Un fin lien, en métal rigide gainé, est stabilisé entre la paume et les métacarpes. Le premier bracelet est lourd, présent, l'autre tout de légèreté. Les deux enrichissent la définition et la localisation du bracelet, traditionnellement limité au poignet, cheville et haut du bras. Dans les années 80, la conquête de l'espace continue en volume, puis en 90, en excroissances surdimensionnées. Souvent pour s'étendre au maximum et accroître ses potentiels, la bague s'approprie le vide autour de la main, particulièrement entre le pouce et l'index, son doigt fétiche. Témoin de sa sensibilité tactile à la matière, la sensualité fait son apparition avec une spirale en or puis en buis. Taillée en direct dans la cire ou le bois, la courbe est faite de douceur. Sa concavité ventrue appelle à la caresse et sa spirale devient chemin d'émerveillement. Chaque côté diffère, toujours d'une grande justesse. L'effet est sobre et synthétique. Le résultat a la pureté d'une méditation. La bague d'or est aujourd'hui propriété du musée des Arts décoratifs de Paris.

Miroir, un large ovale d'or étalé sur près de trois phalanges, vous donne à voir, ou à vous voir, nimbé de cette couleur de miel. Notre culture ne nous habitue plus à de tels étalages, évoquant les lointains bijoux ethniques, ou les riches ors précolombiens. Ici, l'apport est magique, comme une fenêtre sur l'autre, un regard positif porté sur toute chose, une empathie, ou plus introspectif, comme un hublot jeté à la mer dans lequel vous plongez sans fond. Tout vient de sa forme, de ses proportions et de cette grande douceur qui en émane. Elle illustre pleinement cette pensée de Muriel Barbery quand l'art au travers d'une forme particulière sait incarner l'universalité des affects humains, rend visibles nos émotions et ce faisant, leur oppose ce cachet d'éternité⁹.



Henri Gargat portant un bijou de main, fil d'acier gainé noir, or, diamant, 1985.

Avec le bois, Henri Gargat a ce don de muter le fragile en solide, le poids en légèreté. L'orfèvre est bien alchimiste, non des métaux mais des volumes. "Il touche, il palpe, il suppute le poids, il mesure l'espace, il modèle la fluidité de l'air pour y figurer la forme, il caresse l'écorce des choses, et c'est du langage du toucher qu'il compose le langage de la vue"⁸. Il aime à doubler les plans, souples ou plus géométriques. Sa bague, comme deux feuilles de ginkgo biloba évoque un cœur ouvert, ses boucles d'oreilles des ailes de papillon. Le noyer, le thuya ou le buis sont âgés pour éviter que les coefficients de dilatations jouent et le métal se détache, car bien sûr il n'y a aucune colle, tout s'ajuste parfaitement. Avec le temps, rien ne bouge.

Les géométries de ses bagues sont très spatiales quand il aborde le plexiglas. Il est alors exclusivement dans les rapports de volumes, de leurs interpénétrations, bien loin de la facilité commerciale d'un cube de plastique pointant des diamants. Les formes sont élaborées, pour suivre la lumière dans les transparences et y découvrir autrement les volumes, par leurs rapports intérieurs. Sa main a fini par conquérir non une virtuosité de plus mais l'audace nécessaire à des risques nouveaux. Certains le voient démiurge, quand deux cristaux incolores croissent de l'index, altuglas poussé en V, englobant le doigt. La bague est née de la nature et le corps devient un étrange paysage. La main est ainsi explorée pour ses pleins, ses creux, ses vides, par ses monts, ses collines, et plus étonnamment ses cieux. Ces bijoux abordent alors des espaces nouveaux, terres vierges singulières, et même troposphère. Henri Gargat est un pionnier.

8 Muriel Barbery, L'élégance du hérisson, Gallimard NRF, 2006, p 218.

9 Henry Focillon, Vie des formes, Eloge de la main, Puf, 2000, p.112.



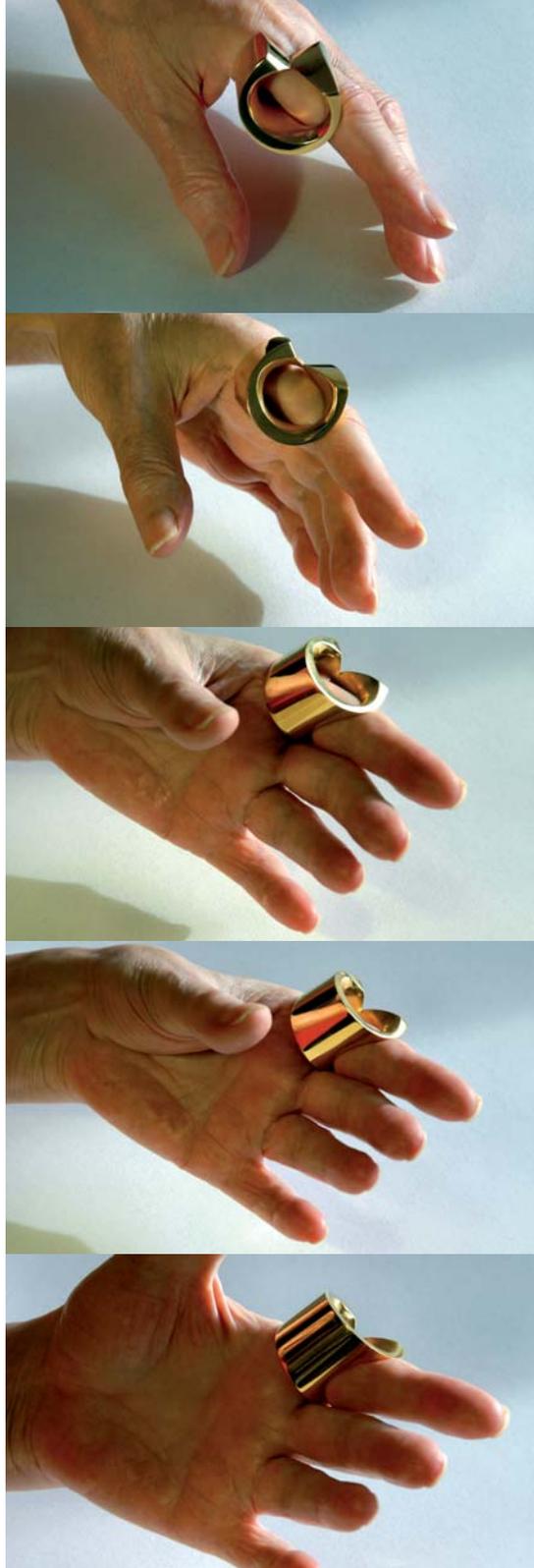
Henri Gargat portant un bijou de main,
Transparence, plexiglas, 1990.

Le corps en liberté

Si ses bagues interpellent par leur originalité, elles peuvent être des casse-tête. Elles demandent une liberté d'esprit pour les accepter et pour les revêtir. Sur la boîte est notifiée pour chaque objet leur position. Henri Gargat crée pour un lieu unique. Ses propres mains sont ses modèles, des belles mains, altiè-res et fines. Les initiés savent comment l'index est primordial, puis l'auriculaire, comment les bijoux remontent sur la main. Aussi, sourit-on d'un shooting d'une revue féminine où un mannequin porte une bague trop grande, par erreur, à l'auriculaire. Ces bijoux ont pour corollaire une certaine connaissance ou pour le moins compréhension, bien loin de la frivolité. Valorisant des lieux inhabituels, par mimétisme, elles font remarquer celui qui ose, implique une complicité avec le porteur. Le corps acquiert une expression nouvelle, parfois bruyante, mais toujours dans un discours vivant et esthétique. Les bagues cinétiques jouent de la main à moins que ce ne soit le contraire. Elles réveillent le désir du jeu inhérent à l'homme. La gestuelle révèle une bague à double visage tel l'*Anneau*

de force, portée de biais, formant une large bande sur l'index, un V au dessus, un C sur son côté. À un corps nu, celui d'un danseur noir, il confie, en 1983, la présentation de cinq bijoux. En déplacement ralenti, tenant presque de la danse Butô, sous les effets vibratoires d'ondes sonores, il crée une performance dans une cave de l'île Saint Louis, reprise un an plus tard par la Maison des Arts de Belfort.

La main est animée par ces objets hors normes, hors espace, mais la complexité ne nuit en rien à la commodité. Même la bague *Géminée* n'entrave pas le mouvement. En 1972, *Troisième Œil* passe entre les doigts par un étrier en T inversé. Grâce aux volumes du chaton, un important œil en verre, et de la barre, le bijou se positionne sans aucune gêne. Avec les plus grosses pièces de bois, toute la technique bijoutière est au service de l'ergonomie pour que la masse reste visuelle. Grâce à une doublure d'or dissimulé à l'intérieur, vous glissez votre doigt dans un gant de velours. L'objet fait corps, en épousant les membres qu'il emprisonne... L'art d'Henri Gargat crée une intimité anatomique, dont le secret est dans le temps et le savoir-faire.



Henri Gargat portant l'*Anneau de force*,
index main gauche, bronze doré, 1992.



Pendule *Dents de lion-Pissenlit*, or, acier, 1968.
40 x 14 cm. Photographie : Édouard Rousseau.

La valeur du temps

Sa route n'est qu'une quête permanente, ne ménageant pas sa peine, cherchant des réponses mathématiques à ses défis optiques, des solutions ingénieuses aux complications mécaniques. Le temps ne compte pas car il est outil de perfection. La rentabilité est hors de propos.

En 1968, le bijou traditionnel est devenu trop limitatif. Henri Gargat a besoin d'espace pour s'exprimer et commence son chemin par une série de pendulettes sculpturales puis d'automates. Il choisit le pissenlit, une fleur ludique, en mouvement puisque "tout s'envole quand on souffle dessus". Pourtant, il la présente statique. *Dents-de-lion* ou *Pissenlit* est une pendule séduisante à l'extérieur, en accord avec son esthétique des volumes, appréhendant le vide sphérique par 170 fleurettes. Mais la large fente laissée pour lire la pendulette vous fait pénétrer à l'intérieur, alors ce ne sont que flèches ou mitraille qui apparaissent. Un autre souvenir renaît et tout s'enchaîne. Jamais cette lecture n'a été consciemment voulue, cette résurgence du passé est apparue quarante-cinq ans plus tard. Henri ne le renie pas, surpris que ces objets puissent être acte de résilience car il n'avait rien vu. Pour lui, seuls les défis techniques forgent ses souvenirs : comment placer à équidistance les 170 tiges ? Pour ce faire, il consulte deux mathématiciens. Sa protection est dans l'action. En version plus légère, antérieure, la fleur est figée, dans deux longs pendants d'oreille d'une exquise poésie. Puis, il conçoit l'*Oeuf*, pendule dressée sur une tige, dissimulée dans un œuf formé de lamelles de métal se déplaçant par l'action d'un mécanisme. Le volume devient une surface plane, se remet en forme et fait un tour sur lui-même, "un travail de fou" ! En s'ouvrant, l'œuf laisse apparaître la pendulette. Après le mitraillage, la renaissance et le temps comme dénominateur commun, un temps libéré...

En 1968, *Omphalos*, figure la terre, une sphère au quart retiré. Au cœur, la pendulette ronde, tourne, le revers entièrement serti de saphirs. Régulière, ponctuelle, elle met une minute pour effectuer son tour giratoire. Au contraire, avec *Oscillisphère*, un tube de dural où gigote une sphère en inox, le mouvement est volontairement aléatoire. Il met un an et demi à trouver un tel système, mais il est déterminé à venir contredire le temps. " À notre époque, on calcule si précisément pour les besoins technologiques, aller sur la lune, au millième de seconde, mais, dans une vie d'homme, cela ne compte pas. Dans la vie quotidienne, nous n'avons pas besoin d'une montre précise à la minute près. Aussi sur cette pendule, à la base ne figure que les heures ". Henri Gargat épure même le temps ! En homme très sage, voici sa seule " pagaille", même si 1968 est arrivé et que " le temps est un peu agité ".

Le goût des mécanismes se développe dans des automates. Ils s'ouvrent tel un puzzle en présentant des visages : une large boîte révèle des profils, une colonne un masque. L'élaboration de ces machines devient obsessionnelle, il ira même jusqu'à contacter le célèbre concepteur d'automates Jacques Monestier.

L'*Oeuf* rencontre beaucoup de succès. Mafalda Davis, collaboratrice de Dalí, lui transmet le souhait de placer une immense vierge à la place de la pendulette. Ce souhait sculptural et surréaliste est resté vain. Autre péripétie avec Piaget qui souhaite commercialiser les pendules mais en omettant de citer le créateur, rayant son nom sur l'objet. Henri Gargat gagne le courageux procès, mais perd un réseau fort précieux. Aussi, après cette mésaventure, dépité, il décide de suspendre la création de pendules et se met à ses bagues cinétiques.



Oeuf, maquette en laiton pour pendulette en or, 1968.
50 x 15 cm. Photographie : Édouard Rousseau.

Mondes intérieurs

En 1975, il décide de ne plus rien montrer tant qu'il ne s'en estimera pas digne. Pour cela, le régime est sec. Il s'abstient de créer tout bijou traditionnel, vivant de la vente de gemmes. Il veut garder sa tête libre. L'homme est entier, sans compromis. Sa liberté et sa solitude sont son enfermement, mais il travaille à s'ouvrir de l'intérieur. D'où vient ce besoin incontrôlable, irrésistible ? Il vit comme un moine, reclus dans son atelier. " J'ai raté des choses, mais je n'étais pas malheureux ". Henri Gargat est atteint de ce mal propre aux artistes sensibles, celui que rappelle Rilke dans sa lettre au jeune poète Kappus : " Une seule chose est nécessaire : la solitude. La grande solitude intérieure. Aller en soi-même, et ne rencontrer durant des heures personne, c'est à cela qu'il faut parvenir. " Près de dix ans plus tard, ayant refusé toutes expositions, toutes propositions, il juge son travail suffisamment important. Lors de la performance dansée, il révèle alors deux pectoraux en ébène et des bijoux de main dont la spirale. Henri " aime la solitude à condition de ne pas être toujours seul ". Dans le métier, il s'est créé de solides amitiés et rejoint, chaque week-end, sa famille, dorénavant à la Motte Tilly. Dès l'aube, il part à la chasse, accompagné de son fidèle chien et du souvenir de son père qui l'initia. Il aime ainsi arpenter la campagne, aller à la pêche. Henri, dans ses passe-temps, est un calme souvent solitaire.

L'art est un merveilleux outil d'expression de l'esprit et de l'inconscient. L'enchaînement créatif rigoureux et

logique d'Henri Gargat en montre une rare cohérence. Après le travail sur le temps, vient celui du mouvement et de la liberté, puis des excroissances qu'il nomme bijoux de main. En 1990, avec le plexiglas, matériau pourtant en passe d'être démodé, son besoin de transparence est-il un appel à la vérité ? Henri est si secret. Même si son travail a une grande importance, il n'est pas aisé, pour lui, de le montrer. Il est impressionné par "le culot de Louise Bourgeois à exposer ainsi ses œuvres". Henri ne papillonne pas, n'a nul besoin d'échappatoires par des fictions créatives. L'artiste est déterminé et n'a qu'un chemin, si net, qu'il semble tout tracé. Sa quête inlassable et inéluctable, libère les vieilles tensions intérieures et les souvenirs refoulés.

Henri, tout aussi discrètement, vit sa croyance, part en retraites, devient tertiaire franciscain et lie avec deux pères une amitié nourrie d'échanges tant métaphysiques que matériels. Ainsi, il reçoit en remerciements d'inventaires et de bijoux, un Christ qui trône chez lui et une bague, un large jaspe armorié. Vous ne lui en verrez porter aucune autre, jamais les siennes, par extrême modestie : " j'aurais l'impression de dire, tu as vu ce que je fais ! Méditer sur l'au-delà, sur la mort, apporte de l'humilité sur le présent ". Sa dureté à se regarder, à jauger sa réussite, est au niveau de son exigence du bijou. D'ailleurs, réaliser des boucles d'oreilles est chose délicate car pour les ajuster, il doit se voir dans la glace, un regard si difficile.



Bijou de main, majeur et annulaire, Transparence, plexiglas, or. 1993. Photographie : Édouard Rousseau.

Visibilités

Mystique, mystérieux et austère sont les traits du caractère d'Henri, mais comme son œuvre, il a d'autres facettes. Au grand jour, l'homme est affable, pétillant et aime se confronter à d'autres créateurs, savoure leur complicité. Dans les années 60-70, parallèlement à un mobilier design de série se développe un art de vivre moins axé sur l'esthétique industrielle¹⁰. Le lissier Jacques Anquetil lance la Maison des Métiers d'Art pour promouvoir un artisanat créatif et convie Henri Gargat dès sa création. Avec le SAD¹¹, au Grand Palais à Paris, Henri Gargat se plaît à exposer ses bijoux qui côtoient projets d'architecture et décoration d'intérieur. Cette modernité le séduit et il s'allonge toujours aujourd'hui avec plaisir dans la chaise longue de Le Corbusier. Sa première exposition à l'Hôtel de Sens, en 1965, "Présence des métiers", lui fait rencontrer deux bijoutiers cultivant le même esprit, Jean Dinh Van et Claude Pelletier. Ils sont restés proches. Outre l'estime professionnelle, Jean l'époustoufle par ses capacités de négociateurs. Claude contribue à sa venue à Biot, où il le rejoint en quittant le quai d'Anjou.

Dans les années 60, après Göteborg, en Suède, il a l'honneur d'être sélectionné pour le pavillon de France de l'Exposition Universelle et Internationale de Montréal, suivront Stuttgart, Strasbourg, Londres. L'évolution vers une reconnaissance de la spécificité du bijou d'avant garde fait jour à travers le déroulé chronologique de ses expositions. Dans les années 60-70, l'innovation des métiers d'art est présentée en général, toutes sections confondues, alors qu'à partir des années 70, le bijou est seul. Dès 1973, il est au Schmuckmuseum de Pforzheim, où il reviendra en 1989

avec "Ornemental". Entre-temps, il se lance son défi de silence et ne lèvera le voile qu'en 1984, avec l'exposition de Belfort, "Sculpture pour un corps".

Au Japon, en Allemagne et à Paris ses bijoux de main font sensation. Yvonne Brunhammer¹² s'enthousiasme devant son travail, décide de sa première exposition personnelle au musée des Arts décoratifs de Paris. A Nice, en 1995, le Musée d'Art Moderne et d'Art Contemporain lui donne sa vraie place, celle d'un artiste. Que ce soit sur le corps, sur la toile, ou le fer, les recherches cinétiques participent de la même quête. L'Op Art fait physiquement intervenir le spectateur, joue de nos perceptions rétinienne. Tout comme les bijoux d'Henri Gargat, cet art interpelle le corps. Le bijoutier allemand, Friederich Becker, avait, dès 1964, mis en liaison les vibrations corporelles avec des structures mécaniques, centrant ses recherches sur la dématérialisation de la forme par la vitesse. Ils ne se connaîtront pas, la facilité de communication n'est qu'actuelle. P.R. Chaigneau, conservateur du musée de Nice, verra dans notre artiste "un des bijoutiers les plus marquants de ce dernier demi-siècle", fabriquant "des œuvres avec beaucoup d'exigence, se rapprochant de l'esprit sculptural".

¹⁰ Cette tendance est influencée par la création scandinave et l'anti-design italien. Les arts appliqués d'exception trouvent en France un soutien via des manifestations dont les plus marquantes sont celles du musée des Arts décoratifs de Paris sous l'égide de François Mathey.

¹¹ SAD : Salon des Arts Décoratifs

¹² Yvonne Brunhammer, conservateur honoraire du patrimoine, alors conservateur en chef du musée des Arts décoratifs à Paris.



Bague *Spirale*, index gauche, buis, or, 1983. Photographie : Édouard Rousseau.



Pectoral, ébène, clef d'or, 1982. Photographie : Édouard Rousseau.

En 1979 est créé E.P.O.C.¹³, à l'instigation de Gilles Jonemann et de Claude Pelletier, rassemblement de huit bijoutiers français d'avant-garde, dont le premier symposium porte sur le thème du triangle. Henri Gargat vient de faire l'acquisition d'une belle bille d'ébène. Il y sculpte les deux pectoraux majestueux dont l'un porte au centre un triangle d'or. L'ornement fait office de fermoir, le triangle est une clef qui dégoupille un mécanisme d'ouverture. Sans autre attache, le bijou se déboîte en trois parties. Il crée à la même époque dans l'ébène, une longue manchette et la bague *Tatou*, cette excroissance de main rappelant étrangement une grenade. L'acte de création est toujours aussi technique mais dorénavant moins innocent. Aujourd'hui, gagnées par la maladie de Parkinson, ses mains ne peuvent plus se souvenir.

Henri Gargat, décoré de l'ordre National du Mérite, est à la proue du renouveau du bijou français.

¹³ E.P.O.C., Etudes et Propositions pour une Orfèvrerie Contemporaine. Lire à ce sujet le catalogue de l'exposition de Claude Pelletier, *Rétrospective 1963-2003*, Château de Cagnes-sur-Mer, p.18.



Henri Gargat préparant la maquette d'un pectoral en ébène à l'école de Fontblanche, lors du symposium d'E.P.O.C., 1979.





Pendant d'oreille, porté et détail, *Pissenlit*, or, 1963. Photographie : Édouard Rousseau.

Pour toi, Henri

Le bijou est un des accès à l'homme et l'exemple explicite de cette connexion intime est révélée ici. L'histoire du bijou, aujourd'hui, n'est plus limitée à cet empilage de périodes, de styles, d'évolutions parallèles à la société, mais porte son regard sur les êtres qui les créent, les portent, les révèlent. Cette approche est évidemment induite par l'art contemporain, l'impact de la psychanalyse et de la sociologie. Parler de résilience en bijouterie est certes nouveau, mais en soi n'a rien d'exceptionnel. Dire l'homme par le bijou est le sens de mon travail tant en exposition, dans la presse et dans mes cours. Voir le bijou comme un simple objet serait réducteur, alors qu'il s'ouvre à l'interdisciplinarité. Valoriser les liens par le bijou, permet de toucher à quelque chose de plus immortel, une énergie positive souhaitée ici en invitant six bijoutiers. Chacun d'eux a choisi une pièce pour Henri.



Claude Pelletier, bracelet, argent martelé, 1970. 60x 50 x 35 mm.

Claude Pelletier et Virginie Champion sont la garde rapprochée, les amis de toujours. L'affection avec **Claude Pelletier**, date de 1965. Rencontré à l'Hôtel de Sens, ils sont de la même génération. À une époque où les bijoutiers de l'avant-garde sont isolés, ils se retrouvent humainement et professionnellement, formés à la même exigence joaillière de la place Vendôme, confrontés au statisme devant leur proposition de création. Leurs recherches les lient, leur beauté d'âme aussi. Le bracelet d'argent présenté montre sa sobriété géométrique et une spécificité de Claude Pelletier, faire du motif l'attache.

Virginie Champion, de deux générations sa cadette, témoigne d'une autre facette d'Henri, celle de sa joie de vivre, des virées ensemble, de sa fantaisie lors d'un anniversaire à se déguiser en guêpe. Virginie semble un souffle de jeunesse, une complicité heureuse et très affectueuse comme le mentionne l'inscription sur la bague créée pour cette exposition : " Je te vois, tu me vois ? Je te vois et je t'aime...". Elle le retrouve dans son atelier quai d'Anjou, fait sortir le moine qui s'y terre ou reste inlassablement à partager. Un gros œil de verre trône sur sa bague en référence à celle d'Henri *Troisième œil*, un clin d'œil à ce passé et tous leurs regards croisés.

En 1991, quand **Agathe Saint Girons**, une amie et élève de Virginie Champion, vient prendre, quelques jours, des leçons chez Henri, elle est déjà sensible depuis cinq ans au charme de l'atelier. Combien le sérieux au travail, le silence, y contrastent avec la jovialité de l'homme, son air pimpant envers la gent féminine ! Dans son admiration et son amitié, elle a entraîné son mari¹⁴, un des rares hommes à porter les pièces d'Henri. Trois bagues en verre et mercure sont la métamorphose des conseils reçus "à équilibrer sa création entre le bijou et la sculpture, le petit et le grand, le détail et le global, l'assis et le debout". Le défi de ses nouvelles créations est osé face aux bagues *Ephémères*, une quête d' "équilibre improbable", mais Agathe ne manque pas de tempérament ! Qu'en dira le maître ?

¹⁴ Laurent Greslin, designer, travailla l'image de la première de couverture et réalisa l'invitation de cette exposition.



Henri Gargat, bijou de main *Troisième oeil*, argent, verre, 1971. Photographie : Bruno Collin.
Virginie Campion, bague *Je te vois ...*, bague argent et verre, 2010.
Agathe Saint Girons, bagues *Xing, Spring, @*, verre, mercure, 2010. Photographie : Laurent Greslin.

La proximité intellectuelle, l'estime mutuelle entre **Florence Lehmann** et Henri Gargat, de quarante ans son aîné, ont fait naître un dialogue dans la matière sans qu'ils se côtoient. Leurs bijoux ont parfois un air de famille par leur approche en volume autour de la main et des portés moins traditionnels. Ce lien sensible a été transformé en cadeau, un mot de tendresse écrit par Henri à Florence, lors d'une précédente exposition¹⁵. Aujourd'hui, Florence lui répond par un double miroir, en mots et en bijou. Le passage, le lien à l'autre, sont des sujets de recherche de la bijoutière. Avec le pendentif de la série domino, elle cultive cette mise en correspondance. Chacune des deux parties étant reprise, comme dans le jeu, sur un autre pendentif. Si ici chacune d'elles est identique, comme sur le jeton double blanc, elles peuvent être différentes. Pour Henri, elle fait s'y refléter une poignée de main, mirage de la leur, celle que Florence aimerait figer dans la cire.

¹⁵ La chair des mots, un fil rouge dans le bijou contemporain français, Cagnes-sur-Mer, 2005.



Henri Gargat, bijou de main *Miroir*, or, annulaire main gauche, face et revers, 1990. 6 x 5 x 2,5 cm.
Photographie : Bruno Collin.



Bonjour Florence,

L'éloignement géographique
n'a pas permis
de mieux se connaître
mais n'a pas empêché
la rencontre des créations
de l'un et de l'autre.

je suis toujours très sensible
à ce que tu fais.
Il y a des artistes reconnus
qui ne me touchent pas du tout.
Ce que tu as fait,
je sens que j'aurais pu le faire.

Tu aimes les jeux de mots,
pour tes bagues
je t'en revoie d'autres
et je t'embrasse.

A cœur perdu,
cœur à cœur, cœur à prendre,
cœur à gauche, cœur à droite,
cœur de lion, cœur au carré,
dame de cœur, atout coeurs...

Henri

Henri, pour moi tu es miroir.

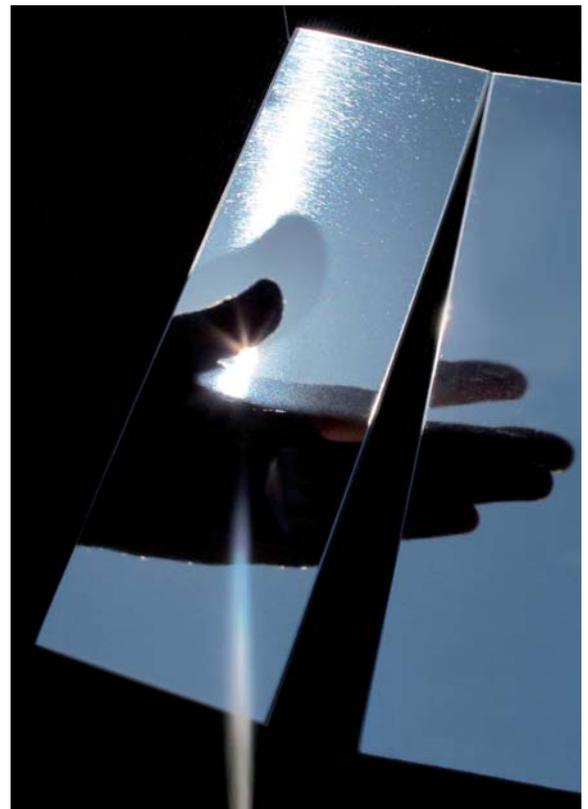
Ton œil,
Un miroir vivant.
Hic et nunc.
Le miroir est toujours juste.
Le reflet s'adapte à son milieu,
recherche l'invisibilité, se camoufle jusqu'à la transparence...
Mouvement, changement,
forme après forme,
il capte l'ombre et la lumière
qu'il transforme en chaleur.

Il réfléchit.
Tourné vers l'autre, il attire le regard, signale ou éblouit.
Tourné vers soi, il explore son espace intérieur.
Se renouvelle, se reproduit en se dupliquant,
mise en abîme...

Rétroiseur,
se souvient de ce qui est derrière lui, le sublime.
Précurseur, accueille ce qui est à venir,
anticipe et ouvre la voie.

Un double original
Merci Henri...

Florence



Florence Lehmann, *Autoportrait au miroir*, photographie
d'un pendentif de la série domino, plexiglas, inox poli, miroir, 2010.
12,5 x 8 cm



Henri Gargat, bague *Spirale*, index gauche, or, 1983. Musée des Arts décoratifs, Paris. Photographie : Édouard Rousseau.

Le regard de **Franck Massé** sur Henri est délicat et son bijou symbolique. Une pierre brute posée sur l'épaule, percée pour le passage du fil, pend en équilibre. La pierre et son lieu de montage inhabituel rappellent ce bijou d'Henri disposé sur le dos de la main que Franck Massé porta longtemps. Une simplicité, une discrétion en écho de leurs caractères. Beaucoup de Franck est lové dans ce caillou car il est un Petit Poucet plein d'attentions. La force d'un lien, d'un moment, d'un lieu y sont lovés comme le chapelet des préciosités simples de la vie. Il y glisse ses moments d'émotions : celui de leur rencontre où le tutoiement fut instantané, pourtant Henri était dans le jury de son D.M.A. de métal ; celui de son accueil généreux dans son atelier pour l'encourager, le soutenir dans ses projets. Directeur de l'A.F.E.D.A.P., école de bijouterie à Paris ouverte à l'avant-garde, Franck Massé a toujours dit l'importance d'Henri qui "l'a encouragé et contribué à ce qu'il est". Une pierre brute, à la fois porteuse et portée, une transmission à laquelle le directeur s'attelle. Elle scelle les souvenirs de tout ce qui a été déplacé.



Franck Massé, bijou d'épaule *Pierre levée*, pierre de Sologne, épingle acier inoxydable, 2008.



Otto Künzli, bague *Hana-bi*, binchotan, 2009.

Le plus surprenant est la présence d'**Otto Künzli**. Célébrité internationale du monde du bijou d'avant-garde, responsable de la section bijouterie à l'école des Beaux Arts de Munich, Otto Künzli fut mandaté, avec Hermann Jünger, à présenter et compléter la collection Danner de la Pinakothek der Moderne de Munich. Il souhaitait acquérir la bague spirale en or, appréciant la pièce, ne connaissant rien de l'homme. J'avais été surprise, lors du vernissage, dans ce temple du bijou, que le nom d'Henri soit prononcé car l'image des bijoutiers français n'y était pas trop positive. La bague d'Otto Künzli montre des parentés de pureté formelle et de choix de matière. Mais, à la différence d'Henri, il travaille dans l'épure de manière conceptuelle, aimant à taquiner nos préjugés, celui de l'or qu'il malmène depuis tant d'années. A sa brillance, il oppose la noirceur du binchotan, ce charbon d'un chêne japonais, et nomme, avec ironie, sa bague feu d'artifice, *Hana-bi* en japonais. Ce charbon peut prendre, selon lui, tant d'éclats lors d'un coucher du soleil, alors "c'est dur comme l'enfer, mais beau comme le ciel". Le matériau l'interpelle sur les origines de son métier car sans charbon de bois point de métallurgie et donc d'orfèvrerie. Cette bague cacherait-elle un écrin cosmique, une mémoire intemporelle ?

Henri Gargat en quelques dates :

-1928 : naissance.

-1947 : entrée dans le monde de la bijouterie.

-1968 : début des premières pendulettes, travail sur le temps.

-1970 -1972 : bagues cinétiques, recherches sur le mouvement et l'espace.

-1978 : début de l'appréhension des espaces de la main et du travail sur de nouveaux volumes.

-1990 : début des bagues en plexiglas, recherche sur le volume par la transparence.

Remerciements

Parfois des chemins se croisent, des portes s'ouvrent, des confiances s'établissent. Merci Henri de m'avoir laissée entrer dans ton aître, cette intimité de ton for intérieur, d'autant plus surprise que je te sais réservé, merci de m'avoir autorisée à transmettre un peu de tes secrets.

Michèle Heuzé-Joanno tient à adresser sa reconnaissance à la mairie de Cagnes-sur-Mer et plus précisément à Madame Marie-Josèphe Corbinais et Monsieur Roland Constant qui, au regard de l'état de santé d'Henri Gargat, ont su rapidement décider de cette exposition.

Michèle Heuzé-Joanno remercie les collectionneurs pour leur confiance et leur chaleureux accueil, Xavier Gargat en digne Hermès, les six artistes invités, et tous ceux qui ont participé de près ou de loin à la réalisation de cette exposition, son catalogue et son colloque de clôture : le service culturel de la mairie, particulièrement Mademoiselle Myriam Lopez pour son œil de lynx ; les photographes, pour leur générosité, Bruno Collin et Edouard Rousseau, inventeur d'Images; Laurent Greslin, réalisateur du carton d'invitation, Stéphane Nahmani pour le logo 'art porté ; Pascal Poivey, Thibault Mazire et toute l'équipe de l'association 'ap, art porté. Ou'il soit offert à tous le bonheur d'une collaboration sans faille, celle de Marianne Anselin est des plus précieuses.

Photographie, à droite :

Bagues *Ephémère*, aluminium anodisé, or, diamants, mercure, 1970.

Première de couverture :

Bijou de main *Tatou*, ébène, or, 1987 et grenade. Photographie : Bruno Collin.

Cette exposition est placée sous le haut patronage de

Louis Nègre

Maire de Cagnes-sur-Mer
Sénateur des Alpes-Maritimes

Comité d'organisation :

Roland Constant

Adjoint au Maire
Délégué à la Culture et aux Musées

Michèle Heuzé-Joanno

Commissaire d'exposition

Florence Gory

Directrice des Affaires Culturelles

Marie-Josèphe Corbinais

Directrice Générale Adjointe

Ce catalogue a été conçu par :

Michèle Heuzé-Joanno, Marianne Anselin,
la Direction des Affaires Culturelles
et le Service Communication
de la Ville de Cagnes-sur-Mer

Photogravure et impression :

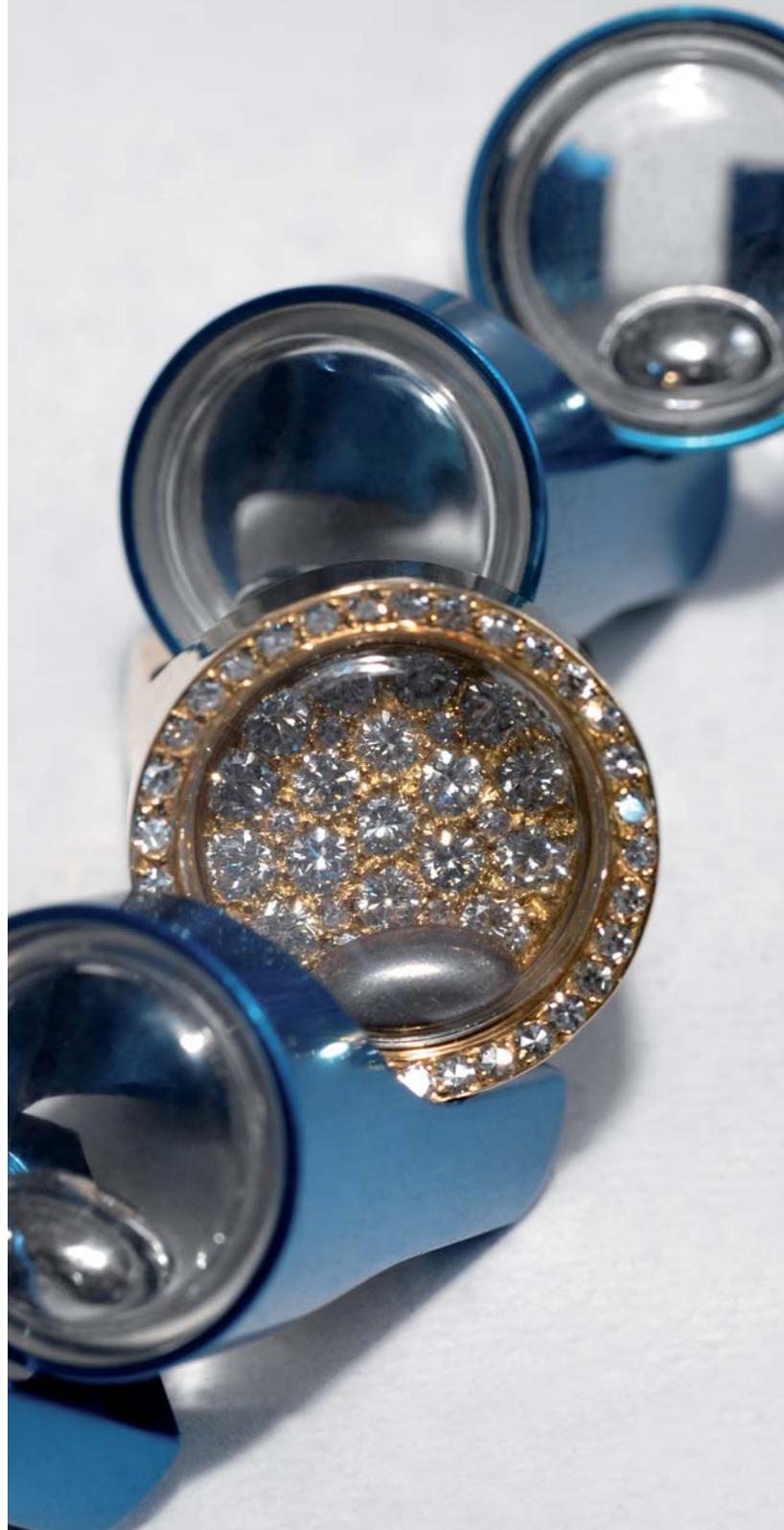
Imprimerie Zimmermann, Villeneuve-Loubet

Espace Solidor - Architecture d'intérieur :

Christophe Erades, architecte DPLG
Frédéric Braham, artiste plasticien

Mise en place technique :

Direction Générale Adjointe
de la Ville de Cagnes-sur-Mer



L'empreinte

Henri Gargat, un des plus grands pionniers de l'avant-garde bijoutière, est connu pour ses bijoux cinétiques, ses incroyables bagues, en or, bois et plexiglas, sculptant l'espace de nouveaux volumes. Aujourd'hui, au crépuscule de sa vie, cette exposition offre une nouvelle approche, reliant le fil de son oeuvre à l'épisode tragique de son mitraillage durant la guerre, témoignant de son besoin de se réappropriier le temps et d'expulser le volume d'une arme dont sa main porte inconsciemment l'empreinte.

Michèle Heuzé-Joanno
Commissaire de l'exposition

**Colloque de clôture le vendredi 11 février 2011 ouvert à tous :
Les pionniers de l'avant-garde, du bijou d'auteur au design.**

Exposition du 23 octobre 2010 au 13 février 2011

Espace Solidor

Place du Château - Haut-de-Cagnes

Entrée libre du mercredi au dimanche de 14h à 17h

Renseignements Direction des Affaires Culturelles : 00(33) 4 93 22 19 25

